

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 42

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195791>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

concerts du Casino-Théâtre. C'est un spectacle charmant, dont on ne se lasse point, tant l'illusion est complète, tant les scènes offertes aux yeux des spectateurs sont pleines de vie, d'entrain et de vérité. Il faut voir cela. Le programme varie tous les deux ou trois jours. — Scènes lausannoises !...

Concerts d'abonnement. — Cinq concerts d'abonnement seront donnés cet hiver par l'Orchestre, dont un au bénéfice de M. le directeur Humbert. Dans le premier, qui aura lieu le 23 courant, nous aurons le plaisir d'entendre deux solistes tenant de près à Lausanne : M^{lle} Clara *Faisst*, pianiste, élève de la Hochschule, de Berlin, issue d'une famille lausannoise, et M. Willy *Benda*, professeur de violoncelle au Conservatoire de Glasgow, mais élevé à Lausanne.

La Société de l'Orchestre, estimant qu'il est dans son rôle d'encourager tout particulièrement les jeunes artistes qui sont nos compatriotes, a inscrit à son répertoire la première symphonie en *mi b* de M. *Alex. Dénéreaz*, qui a obtenu beaucoup de succès à Dresde, où elle a été exécutée par le grand orchestre de cette ville.

Les autres solistes sont M^{lle} *Thudichum*, cantatrice anglaise ; M. *Risler*, un des meilleurs pianistes de Paris ; M. *Warnbrodt*, le ténor bien connu des concerts Colonne et du Conservatoire ; enfin, M. *Petchnikoff*, jeune violoniste russe qui, du premier coup, est arrivé à une brillante renommée.

Coumeint quiet rein ne pào gravâ ai fennès dè taboussè.

Du que lo mondo est mondo, lè fennès ont adé età dâi totès bounès po batollhi et dè tot teimps cein vâo ètrè dinsè.

Se vo passâ vâi lo bornè, vo n'ouèdès què barjaquâ ; alladè ào for, vo n'ouèdè què taboussi, et quand sont 'na demi-dozaanna po fèrè 'na buia, te possibillio quin boucan !

Quand sont soletètès et que cein lâo démedzè dè dévezâ, le vont coterdzî lè z'enès tsi lè z'autrès, et tandi cé teimps, laissent temâ la soupa qu'est dein la mermitta, et se l'est lo lacé que couâi, lo laissent veni ào fu.

Et quand y'ein a fenameint duès que sè reincontront pè 'na tserrârâ, l'ein ont po 'na vuârba à dévezâ ! Rein ne lè gravè quand s'agit dè batollhi : farâi bin 'na fort ourè ào bin plliovetraî à la rollie que ne s'ein tsaillont pas tant que l'aussont tot de, kâ, dâi iadzo, l'ein ont dâi chapitrès à sè racontâ qu'on derâi prâo que ne sè sont jamè revussès du lâo premire coumenion.

La Lizette à Boillon et la Fanchetta à Trinquet sè reincontront on dzo dè martsî d'etsalleins, drâi dévânt la maïson à n'on notéro. L'aviont totès lè duès onna lotta derrâi lo dou et on panâi ào brè. Coumeint lo teimps bargagnivè on pou, l'aviont prâi assebin lâo parapliodze. Pas petout sè sont z'u vussès que le mettiront lâo panâi perque bas et lè vouaique à taboussi :

- Eh ! Adieu, Fanchette !...
- Adieu, Lizette ! Coumeint va-te ?
- Eh ! prâo bin, tè remachè ; et tè ?
- Mè assebin, Dieu sâi bènî ! et ten'hommo ?
- Oh ! adé lo mèmò !
- Et lè z'einfants ?...

Après lè z'einfants, dévezaront dè lâo vatses, dè lâo caïons, dè lâo courtis, dâo bliâ, dâo feïn, dâi truffès, et aprè tot cein, dè lâo vezins et vezenès, dè cliâo qu'aviont fe décret ; enfin quiet, tot l'âi passa. Et pu sè desant cein avoué dâi « z'a Dieu mè reindo ! » dâi « te possibillio ! » qu'on lè z'oïssâi du tot llien.

Ma fâi, cè batollîadzo eimbètavè lo notéro qu'avâi son bureau drâi ein amont, ào premi et qu'étâi justameint accouâti aprè dâi z'atto que dévessâi passâ cé dzo quie dévânt midzo.

Coumeint y'avâi dza bin 'na demi-hâorè què cliâo pernettès barjaquâvont et que n'aviont pas l'air dè volliâi botsi, lo notéro eimpa-

cheintâ, sè dese : « Ah ! vo n'âi pas couâite dè modâ pe lèvé, et bin atteinè-vo-vâi ! vu prâo vo fèrè dèbarassi dè dezo lè fenètrès, tsancrès dè taboussès ! »

— Vito ? se fâ lo notéro à n'on [dzouvenè] luron qu'écrisâi assebin pè lo bureau, va mè queri lo gros arrojâo ; te sâ, cé que ma fenna preind po allâ pè lo courti ; te l'âi mettrè la poma, t'âodri lo reimpliâ ào bornè et te lo mè portèrè ice. Lo gaillâ l'âi va et revint ào bureau avoué l'arrojâo. Lo notéro lo preind, lâi ajustè bin la poma et hardi ! du su la fenètrè sè met à fèrè dzielliâ l'édhie su la tète dâi duès pernettès.

— Tais, vouquie onco la pliodzo, dit la Lizette.

Et l'ont tot bounameint aovai lâo parapliodze et reinmoda la tapetta. C. T.

Prendre du poil de la bête.

On entend souvent dire, par des gens qui, ayant trop bu la veille, en sont indisposés : *Il faut reprendre du poil de la bête*. Ou bien : *Il faut reprendre du poil du chien qui m'a mordu*. Ce qui n'a d'autre signification que celle-ci : « Le vin m'a rendu malade, il faut que j'en boive de nouveau pour me guérir. »

On voit ainsi, dit l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, que l'homéopathie n'est pas d'invention moderne, puisque l'école de Salerne avait déjà posé ce principe :

*Si serotina tibi noceat potatio vini,
Hora matutina rebibas, et erit medicina.*

Ce que Meaux Saint-Marc traduit ainsi :

Le soir, par aventure, as-tu bu trop de vin ?
Pour guérir cet excès, bois encore le matin.

Cet adage vient de l'ancien usage populaire consistant à appliquer, comme remède, du poil de certains animaux sur la morsure qu'ils ont faite.

Haricots verts à la bourgeoise. (Entremets). — Vos haricots étant épluchés, lavez-les ; mettez de l'eau et du sel dans un chaudron, faites-la bouillir et jetez-y vos haricots. Lorsqu'ils fléchiront sous le doigt, vous les retirez, les laissez égoutter dans une passoire et les mettez dans l'eau froide. Mettez ensuite un morceau de beurre dans une casserole, jetez-y vos haricots bouillants ; assaisonnez-les de sel, gros poivre, persil blanchi et hâché ; remuez-les continuellement et servez.

Thé. — Pour faire un bon thé, les Chinois recommandent d'employer une théière en porcelaine ou en grès. Jamais du fer, pas même de l'étain. Pour chaque tasse, une cuillerée de thé. Verser l'eau bouillante dessus et placer la théière bien fermée près du fourneau. Buvez au bout de cinq minutes, *sans mettre de lait*. Si vous mettez du lait, comme celui-ci contient de l'albumine, il se forme un petit nuage trouble : c'est le tannin du thé qui attaque l'albumine et forme une substance indigeste, une sorte de cuir.

On a beaucoup parlé dernièrement de la mort de Duprez, qui fut incontestablement le plus illustre des ténors. On raconte cette jolie anecdote, qui remonte aux débuts du grand artiste.

Un jour, à Marseille — c'était, comme nous venons de le dire, au commencement de sa carrière, — il jouait *Guillaume-Tell*. Quelques coups de sifflet se firent entendre, après qu'il eut chanté l'air :

Amis, secondez ma vaillance !...

Il ne se démonta pas, quitta la scène et envoya le régisseur dire au public :

— Mesdames et messieurs, l'air que vient de chanter M. Duprez est tellement beau que vous n'avez pas pu l'apprécier du premier coup. M. Duprez va vous le rechanter !

Et Duprez le rechant. Cette fois, il fut unanimement acclamé. Les Marseillais aiment tant les belles voix — et la crânerie !

THÉÂTRE. — La *Famille Pont-Biquet*, de A. Bisson, qui nous a été donnée jeudi soir, est une de ces comédies qui ne font réellement plaisir qu'autant qu'elles sont interprétées avec infiniment de verve et de volubilité ; ce n'a pas été le cas pour le premier acte. Dans les deux autres, l'action a été beaucoup mieux menée. MM. Daubrel, Perrichon, Meslin et Henry y ont bien soutenu leurs rôles. Ils ont entretenu dans la salle beaucoup de gaieté et provoqué des applaudissements mérités. Nous avons le regret de n'en pouvoir dire autant de M^{me} Marley, dans le rôle de M^{me} Pont-Biquet qu'elle a parfois exagéré au point d'en rendre les situations absolument invraisemblables.

Une observation : Quelques artistes ont la déplorable habitude d'appuyer à outrance sur la fin de certains mots ; rien n'est plus désagréable à l'oreille. C'est ainsi que, dans ces dernières représentations, nous avons entendu prononcer : « Je suis de votre avis-**se** ; sept-**te** fois le jour ; Joseph-**phé**, etc. Personne n'est plus compétent que M. Scheler pour corriger cela.

Dimanche 18 octobre : **Les Misérables**, drame en 5 actes, de Victor Hugo.

Délassement.

Aux six mots : *crise, cape, race, came, angle, arme*, ajouter une lettre par mot de manière à former six mots nouveaux, et que les six lettres ajoutées forment un nom de baptême.

Boutades.

Deux bonnes femmes, admirant les moutons à l'exposition de bétail à Genève, l'une d'elles lit à haute voix cette inscription : *Moutons blancs du Valais, nez noir*.

L'autre, avec étonnement :

— Comment, ces moutons blancs sont nés noirs ?... C'est, en tout cas, fort curieux.

Au tribunal correctionnel :

Le président d'un ton sévère au prévenu :

— Pour cette fois, vous êtes acquitté, mais vous savez, je ne veux plus vous revoir ici...

Le prévenu, avec reconnaissance :

— Merci, mon président, je dirai ça aux gendarmes !

Nos bébés :

— Quel âge avez-vous, ma petite amie ?

— C'est selon : quand je sors dans la rue, j'ai douze ans ; mais quand je monte en chemin de fer avec maman, je n'en ai que sept.

Une dame, se trouvant dans un wagon de troisième classe avec son fils, voit celui-ci s'amuser avec les billets.

— Ah ça ! fait-elle en les lui retirant vivement des mains, as-tu besoin de faire voir que nous voyageons en troisième ?

Calino, qui est allé passer quelques jours au Havre, en profite pour visiter un paquebot de la force de mille chevaux.

Après avoir tout examiné avec curiosité, il dit en sortant :

— C'est évidemment fort beau, mais nous n'avons pas visité les écuries.

— Les écuries ! Mais il n'y en a pas !

— Comment ! il n'y en a pas. Mais alors où logez-vous les mille chevaux dont vous me parliez tout à l'heure ?

— Eh bien, madame, on dit que vous avez l'intention de vouer votre fille au piano ?...

— A quoi voulez-vous que je la voue, elle n'a jamais rien su faire de ses dix doigts.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.